Zeitschrift: Pionier: Organ der schweizerischen permanenten Schulausstellung in Bern

Herausgeber: Schweizerische Permanente Schulausstellung (Bern)

Band: 14 (1893)

Heft: 8

Artikel: Weltausstellung in Chicago

Autor: Steeg, Jules

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-258708

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

g. Boîte à coudre (coffret).
h. Boîte à gants. (N. c.)
i. Pelotonnière.
k. Boîte ronde à gorgette.

VII. Travaux de reliure.

a. Cahier ordinaire. Carnet.
b. Cahier broché.
c. Livre de poche avec porte-crayon.
d. Agenda.
e. Sous-main. (Porte-feuille avec fermoir.)
f. Reliure d'une carte.

Remarque. Avec le prochain numéro commencera la publication du cours de cartonnage, élaboré par M. Hurni, prof. au cours de Coire.

Weltausstellung in Chicago.

Das eidgenössische Departement des Innern hat als Experten zur Prüfung der Schulabteilung der Weltausstellung abgeordnet Herrn Clerc, Erziehungsdirektor des Kantons Neuenburg, und Herrn Landolt, Schulinspektor in Neuenstadt. Bei der Wahl dieser Herren war neben den andern Anforderungen die Kenntnis der englischen Sprache massgebend, da einer, der diese Sprache nicht beherrscht, in Chicago kaum etwas ausrichten kann. Diese Herren haben zugleich die Aufgabe übernommen, für die Schulausstellungen von Zürich, Bern und Neuenburg Anschaffungen hervorragender Lehrmittel etc. zu machen, wozu das eidgenössische Departement des Innern und die genannten Institute bedeutende Geldbeiträge leisten. Ferner wurde von den Schulausstellungen gemeinsam eine Schrift herausgegeben, welche in englischer und deutscher Sprache über das schweizerische Schulwesen Auskunft giebt.

I. Geschichtliche Entwicklung und gegenwärtige Verhältnisse des schweizerischen Schulwesens, von Prof. Hunziker.
II. Statistische Tabellen über Frequenz- und Finanzverhältnisse des schweizerischen Schulwesens in den Jahren 1890 und 1891, von Dr. Huber.
III. Die schweizerischen Rekrutenprüfungen. Mit einer Karte, von E. Lüthi.
IV. Die schweizerischen Hochschulen.
V. Die schweizerischen permanenten Schulausstellungen.

Diese Schrift, 112 Seiten stark, soll als Tauschgegenstand gegen die Berichte anderer Staaten verwendet werden.

Da die Experten für die kurze Zeit ihres Aufenthaltes Arbeit genug haben werden, und wir keinen Specialkorrespondenten nach Chicago abgeordnet haben, erlauben wir uns, vorläufig den Bericht eines französischen Schulmannes, Herrn Steeg, teilweise zu reproduzieren:

„La première impression, quand on aborde l'Amérique, est une impression d'étonnement et de grandeur. Après huit jours de traversée, pendant lesquels nulle terre n'est en vue, l'entrée dans la vaste baie de New-York saisit l'esprit. On n'ose se souvenir de l'étroit goulet du Havre, quand on voit le paquebot se mouvoir à l'aise, comme un poisson dans l'eau, au milieu des autres steamers qui arrivent de tous les points du globe. L'immense statue de la Liberté, posée en face de Brooklyn et de New-York, à l'entrée du port, semble un jouet. Les *ferry-boats,* larges bacs à vapeur, sillonnent les eaux, comme les fiacres nos rues, portant gens, voitures et marchandises d'une île à l'autre, d'un quai à l'autre. Le pont de Brooklyn, jeté sur un estuaire, est d'une audace qui effraie. Mettez le pied sur les quais, dans les rues de New-York; le mouvement enfiévré des hommes, des trains, des tramways vous donne le vertige. Les avenues sont interminables, les rues qui les croisent à angle droit vont au bout du monde; les lignes ferrées passent sur vos têtes avec un bruit de wagons qui ne s'arrête jamais, et les trams à vapeur leur font une incessante concurrence sur les chaussées. Le chemin de fer qui m'a emmené dans l'Ouest s'élance à toute vitesse sur une ligne qui rejoint les deux océans. Ce ne sont que forêts à demi exploitées, landes ou prairies qui semblent abandonnées, villes de bois qu'on traverse à longs intervalles sans s'arrêter, en sonnant à toute volée une cloche attachée à la locomotive pour prévenir les passants, qu'aucune barrière n'arrête devant les rails.

Ces espaces semblent infinis; on les dévore et ils renaissent; le jour, la nuit, il s'étendent, ils s'allongent, ils se renouvellent. Je me suis arrêté aux chutes du Niagara. Ici, même impression de grandeur et de puissance. Toute l'eau de la fonte des neiges, du lac Supérieur, des lacs Michigan, Huron, Saint-Clair, Érié, se trouve tout à coup resserrée entre les rives du Niagara et se précipite à pic dans un gouffre où elle tonne, fume, rebondit, s'évanouit en vapeur et en nuages pour s'élancer, furieuse et irrésistible, dans le profond chenal qui la conduira au lac Ontario, au Saint-Laurent et

à la mer. C'est un spectacle inoubliable que celui de ces larges nappes cristallines qui s'épanchent avec une impérieuse majesté, et subitement, affolées, éperdues, semblent retourner au chaos dans leur chute formidable. Les yeux sont éblouis, les oreilles assourdies, l'esprit est troublé, le cœur ému: c'est une révélation du sublime. — Et puis la même course recommence, du train glissant avec une rapidité monotone et vertigineuse dans les prairies illimitées du Canada et du nord des États-Unis.

Voici Chicago. C'est la nuit. Le train a couru le long du lac. Il pleut, il fait froid. Tout le monde se hâte. On est heurté, cogné, bousculé. Partout des escaliers de bois; des trains sifflent, dessus, dessous, à côté; nulle barrière; les bagages sont jetés dehors, la boue est épaisse, tirez-vous d'affaire, chacun pour soi. Cette arrivée n'a rien d'aimable, et pourtant il y a je ne sais quoi de robuste et de hardi qui n'est pas pour déplaire. Chicago n'est pas une ville, c'est un canton, c'est une province. Il y a environ un million d'habitants, mais la ville est taillée pour en recevoir douze ou quinze millions. Elle s'étend le long du lac Michigan qui la borne par force à l'est, mais elle prend sa revanche au nord, au sud, à l'ouest, où elle projette des rues et des avenues de vingt, trente, cinquante kilomètres! N'allez pas croire au moins que tout soit bâti et habité. C'est un plan, avec des amorces; tout est carré; les rues et les avenues comme dans toutes les villes nouvelles d'Amérique, se croisent à angle droit et se distinguent par des chiffres. Par-ci par-là il y a un „bloc“ bâti, un bout de rue, puis du vide, des prés où paissent des bœufs; plus loin, un quartier reprend. Ce sont des îlots, des villages semés, coupés de parcs ou d'espaces nus. Une rue est bordée de petits chalets, de maisonnettes en bois au milieu d'un carré d'herbe, et tout à coup s'élève un gigantesque hôtel en briques qui dresse au-dessus des voisins ses huit, dix ou douze étages.

A mesure qu'on se rapproche du centre des affaires, de la „cité“ proprement dite, ces constructions se multiplient, se gonflent, se haussent. Comme le terrain est hors de prix dans la cité, que les hommes d'affaires ne veulent pas s'en éloigner, on fait de chaque „bloc“ une ville véritable. Ce sont alors des bâtisses de quinze, vingt, vingt-deux étages, qui renferment des centaines de banques, de cabinets, de bureaux, de magasins, où l'on accède à toute minute du jour par des ascenseurs hydrauliques dont le mouvement ne cesse jamais. Au centre du bloc se trouve une vaste cour vitrée, autour

de laquelle sont rangées les portes des ascenseurs. Un malheureux „boy“, un jeune garçon la plupart du temps, passe sa journée entière dans la boîte qu'il fait monter et descendre incessamment au gré des clients. Les plus belles salles de réception, les cabinets ou bureaux les plus somptueux sont souvent au sommet, et l'on y arrive plus vite que chez nous à un entresol qu'on monte modestement à pied.

L'Américain fait grand. Son œil est habitué aux espaces vastes, aux longues distances, aux larges proportions. On a créé ici un commerce de viandes dont les quantités sont prodigieuses; c'est par dizaines de milliers que se font chaque jour les hécatombes. Les établissements de tout ordre qui se fondent commencent par s'établir sur les plus larges bases possibles, — quitte à ne pas achever l'édifice ou à le voir tôt crouler. On ouvre une rue dans la boue, on jette en hâte un trottoir de planches, on élève quelques chalets, et puis on laisse tout aller si la location ne va pas. Ce sont bien toujours les pionniers qui s'installent provisoirement, en attendant de pousser plus loin s'il y a profit. Chicago peut achever de se bâtir, ou disparaître dans le délaissement des prairies, si le mouvement des affaires se porte plus avant dans l'Ouest.

L'Exposition n'occupe qu'un point de la ville, et pourtant, elle aussi, elle est de proportions gigantesques. On pouvait tailler en plain drap, et on a taillé grand. On a imaginé des bâtiments immenses, et nombreux, et séparés par de grands intervalles. Sauf les proportions, qui sont vraiment excessives, c'est une copie de notre Exposition de 1889. Notre galerie des machines — mais ici l'armature intérieure est lourde et disgracieuse — est devenue le palais central, ce qu'ils appellent „bâtiment des manufactures et des arts libéraux“. C'est, à proprement parler, l'Exposition elle-même. C'est là que toutes les industries se donnent rendez-vous. Les quatre angles du centre sont occupés par l'Allemagne, l'Angleterre, les États-Unis et la France. L'Allemagne a fait un effort considérable et sa section a grande allure; mais l'intérieur ne répond pas à l'apparence. La France, au contraire, a envoyé une abondance et un choix de ses produits divers, étoffes, soieries, ameublements, bronzes, etc., qui maintiendront sa vieille renommée. Le palais des beaux-arts, où nous occupons sans contredit la première place, est une belle construction. Les bâtiments de l'électricité, des mines, de l'agriculture, de l'horticulture, des pêcheries, et quelques autres, tous immenses, forment un ensemble remarquable où disparaissent les lourdeurs du

détail. Lorsque par hasard le soleil luit dans un ciel bleu, qu'il se reflète dans les lagunes où courent des gondoles vénitiennes et des barques électriques, et qu'il éclaire ces palais, ces dômes, ces vitrages, ces dorures, cette verdure qui commence vaguement à poindre au bout des branches, l'effet en est réellement grandiose et „la Foire du monde“, comme l'appellent les Américains, mérite plutôt alors l'autre nom qu'ils lui donnent quelquefois et que je préfère: „la Ville blanche“.

Et l'Exposition scolaire? Si je n'en ai rien dit encore, c'est qu'elle n'est pas achevée. Du reste, la plupart des installations sont en ce moment à l'état d'ébauche. Quand cet article paraîtra dans la *Revue,* l'Exposition „battra son plein“; à cette heure, dans la seconde quinzaine de mai, elle est encore livrée aux plâtriers, menuisiers, tapissiers, vitriers et déballeurs. Les vitrines de l'Exposition du ministère de l'instruction publique ne sont pas toutes prêtes; quelques-unes sont encombrées de paquets qui se caseront peu à peu; des caisses ouvertes, à demi ouvertes ou encore clouées sont entassées dans la salle; nous déballons et rangeons au milieu du bruit des marteaux et du mouvement des camionneurs. La section américaine est logée à la même enseigne. Elle occupe une place considérable, toute une aile du premier étage du palais des manufactures. Chaque État, chaque Territoire, sans compter des institutions particulières, s'est réservé une série de loges. Ce sera un vrai voyage qu'on aura à faire pour examiner un peu sérieusement cette abondance, cette masse de documents accumulés. Autant que j'ai pu voir déjà, en parcourant ce qui est déballé et accroché, il y aura une certaine ressemblance et répétition dans cette multitude de matériaux. Les écoles des États les plus distants se ressemblent comme des sœurs; les méthodes (quand il y en a), la distribution des études, les résultats, les cahiers, les devoirs, les sujets, tout paraît jeté dans un même moule. La partie attrayante, ce seront les photographies. Tout a été photographié: les bâtiments, les élèves, les exercices, tous les exercices, classes de lecture, d'écriture, de dessin, de récitation, expériences de physique, de chimie, salles de bibliothèque, de gymnastique; chaque État, chaque école a ses photographies en grand modèle qui tapissent les murs des loges — sans compter des tableaux tournant autour d'un pivot et d'innombrables albums sur des pupitres et des tables. A la longue, cet examen devient fatigant, et il n'est instructif qu'en démontrant le caractère très analogue de toutes ces écoles, de toutes ces classes et de tous ces exercices.

Le seul État dont l'Exposition soit prête est l'un des pays de la Nouvelle-Angleterre, l'État de Massachusetts. Le surintendant des écoles de Malden, Monsieur Gay, directeur d'une *high school*, a été chargé par son gouvernement d'organiser cette exposition, et il a bien voulu m'en faire les honneurs. J'ai parcouru avec intérêt les cahiers des écoliers depuis leur première année d'école jusqu'à la neuvième. Ce sont des travaux qui ont été faits en vue de l'Exposition, mais selon les habitudes et la méthode accoutumées. Il y a telle école dont tous les devoirs sont écrits au crayon, au moins pendant plusieurs années, et ils ont été écrits de la même façon pour être envoyés à Chicago. Il ne m'a pas semblé qu'à âge égal, les écoliers du Massachusetts fissent mieux que les nôtres; ils écrivent plus lisiblement, en très gros caractères, et gardent cette habitude jusqu'à la fin; ils font moins de dictées, m'ont paru moins avancés en calcul. On donne depuis quelques années un soin tout particulier au dessin, qui était autrefois négligé ou même inconnu. Il est devenu peu à peu facultatif, puis obligatoire. On suit trois ordres d'exercices calculés dès le premier jour en vue d'une fin spéciale: des exercices de lignes droites qui doivent aboutir au dessin mécanique et industriel; des exercices de lignes courbes, qui ont pour but de préparer à l'ornementation; et des exercices de copie et de couleur qui doivent amener au dessin artistique et à la peinture. La série de ces trois exercices m'a paru très intéressante et digne d'examen.

Trois années de classe primaire, quatre ou cinq années de grammaire conduisent à l'école supérieure, qui semble plus connue et plus habituellement fréquentée que chez nous.

Le trait qui m'a frappé le plus au premier abord, c'est la part considérable des femmes dans l'enseignement. Toutes les photographies en font foi; je n'ai pas vu un seul maître, je n'ai vu que des institutrices. Il y a pourtant aussi des instituteurs. Sur 363,935 personnes qui enseignent aux État-Unis, il y a 125,602 hommes et 238,333 femmes. Les hommes n'entrent pour la plupart dans l'enseignement que pour en sortir dès qu'ils trouveront une position plus lucrative; les femmes y restent jusqu'à ce qu'elles se marient. Le plus grand nombre des élèves des écoles normales sont des jeunes filles; quelques jeunes gens suivent aussi les cours, mais plus ordinairement ils sortent directement de l'académie pour entrer dans une école.

La place que les femmes occupent dans la vie publique est considérable et faite pour étonner un Européen. Il y a par exemple à New-York un Collège médical de femmes, et rien n'est curieux comme de voir ces dames, groupées devant la porte d'une salle de cours, en robe noire avec le bonnet carré de docteur sur la tête.

Il y a ici en ce moment un congrès de femmes; c'est, je crois, celui qui ouvre la série des grands congrès de l'Exposition. Il dure déjà depuis deux jours et procède avec toute la régularité d'un parlement. Quinze cents dames, régulièrement déléguées par les femmes de leur État ou par quelque association, et auxquelles se sont jointes des déléguées de nations étrangères, sont réunies en assemblée générale et en assemblées de sections, avec des présidentes, vice-présidentes, secrétaires, oratrices. On me dit que de très intéressants rapports ont été lus, d'éloquents discours prononcés. Tous les sujets sont abordés: l'influence morale de la femme, l'éducation, l'école, la religion, la mode, le costume, les droits politiques, les progrès accomplis par la femme dans les sciences, la physique, la médecine, le droit, etc. Déjà un État, le Wyoming, a accordé à la femme les droits électoraux et politiques, et le Kansas est entré à moitié dans cette voie.

Les jeunes filles sont élevées en Amérique avec les jeunes garçons; ils sont assis sur les mêmes bancs, participent aux mêmes leçons et aux mêmes exercices, avec réciprocité complète. Car les garçons prennent part eux aussi aux travaux de couture, et sont très fiers d'exposer tous les ans leurs travaux d'aiguille à côté de ceux de leurs compagnes. Ils s'étonneraient, m'a-t-on dit, si l'on s'en étonnnait. Cela s'applique aux premières années d'école; plus tard, les écoles se différencient, malgré toutes les théories du monde, et j'ai vu des broderies faites par des jeunes filles, des travaux de bois et de fer par les garçons.

Le travail manuel et les écoles maternelles — qui s'appellent ici du nom allemand de *Kindergarten* (jardin d'enfants) — sont, avec l'enseignement régulier du dessin, des innovations dans la pédagogie américaine. Dans l'ensemble des États-Unis, il y avait, en 1880, 232 de ces *Kindergarten,* avec 524 maîtresses et 8,871 élèves; dix ans après, on en comptait 521 avec 1,202 maîtresses et 31,227 élèves. Les Américains m'ont paru attacher à cette institution un intérêt très vif, comme à quelque chose qu'ils auraient découvert et dont ils sont très fiers. Ce mouvement ira en croissant,

du moins dans les cités populeuses, où ces petites écoles peuvent rendre tant de services.

Comme on sait, il n'y a pas en Amérique de ministère de l'instruction publique, ni aucune autorité centrale d'aucun genre qui agisse sur les écoles. Elles sont la pleine et entière propriété des communes, sous la réserve des lois de l'État particulier qui règlent la quote-part de chacun pour l'entretien de ces écoles et une certaine surveillance ou inspection. La seule institution centrale que connaisse l'instruction publique est le *Bureau d'éducation,* qui siège à Washington comme une dépendance du ministère de l'intérieur. C'est surtout un bureau de statistique, mais qui, dirigé successivement par des hommes éminents, a fini par exercer une réelle action sur les écoles. Ce bureau se compose de quatre divisions qui occupent en tout quarante-deux personnes. La première division est celle des rapports et de la correspondance, la seconde est celle de la statistique américaine, la troisième celle de la statistique internationale; la quatrième constitue une bibliothèque pédagogique, analogue à celle que possède notre Musée, mais de moindre importance. Tous les renseignements recueillis par ce Bureau sont transmis avec soin à tous les États, mis à la portée de tous ceux qui s'occupent des écoles, et l'imitation, l'émulation, la jalousie de mieux faire que les autres ont fini par amener des améliorations notables, dont la presse locale s'empare, qu'elle fait valoir, qu'elle grossit même souvent, mais dans lesquels on se sent engagé d'honneur à persévérer.

Sur un point, le Bureau d'éducation a pris sur lui de faire office de ministère: il a entrepris d'instituer et de subventionner des écoles dans le vaste et lointain Territoire d'Alaska. Cet immense pays, le long du détroit de Behring et de l'océan Glacial, a été cédé il y a quelques années par la Russie aux États-Unis. C'est un pays d'Esquimaux, pays de glace et de frimas, où les villes et villages sont nombreux, mais clairsemés, pauvres; le Bureau d'éducation, ou plutôt l'honorable Monsieur Harris, qui le dirige, a eu pitié de ces populations lointaines, de ces enfants étrangers à la vie scolaire. Il a osé demander un crédit au Parlement national; il l'a obtenu, il a organisé dans son bureau une cinquième division qui s'occupe de fonder des écoles en Alaska. Il y en avait déjà; les Églises de toute dénomination en avaient ouvert auprès de leurs missions; plusieurs ont même établi des pensionnats, bien nécessaires en ces régions si vastes et en hiver impraticables. Cette année, le

Bureau d'éducation entretient en Alaska quinze écoles publiques avec vingt maîtres pour huit cent soixante-douze élèves, et il subventionne quatorze écoles confessionnelles qui reçoivent mille soixante-neuf élèves. C'est beaucoup trop peu encore, puisqu'on calcule qu'il y a huit mille enfants en âge scolaire. Sous ces glaces de pôle, la civilisation avance. J'ai vu un journal d'Alaska, l'*Étoile du Nord;* j'ai vu les photographies des écoles de ces petits Esquimaux; j'ai lu avec un intérêt bien cordial et bien ému leurs devoirs scolaires, leurs pages d'écriture, bien propres et correctes, leurs problèmes, leurs narrations, de petites lettres naïves, écrites par les petits garçons et les petites filles de Karluk, Unga, Ufognac, Kadiak, Hoonak, Kilisnoo, Hydak, Anvik, etc. Cherchez un peu sur la carte ces points perdus où nous avons des frères, où des petits enfants vont joyeusement à l'école, où des femmes de cœur se donnent à la douce et difficile tâche de les bien élever. La petite Petruska, d'Anvik, écrit, le 7 janvier: „Hier il faisait froid; aujourd'hui, il ne fait pas froid; quelquefois il fait très froid et des hommes morts. En été quelquefois des hommes couchent dans le canot.“ Toutes les idées de cette petite tournent autour du thermomètre.

Les Américains, gens d'affaires et de dollars, sont en même temps épris de l'école: les uns par mode, par habitude, par entraînement; les meilleurs par humanité; les sages par patriotisme et par prévoyance. Des glaces de l'Alaska aux luxuriances de la Floride, l'école a une place d'honneur dans les préoccupations des citoyens. Les salles innombrables qu'ils ont données à leur Exposition scolaire dans les bâtiments de la „Foire du monde“ en sont une preuve de plus. Peut-être aurons-nous quelque chose d'intéressant à leur montrer; nous aurons à coup sûr beaucoup de choses à voir et à recueillir chez eux, ne fût-ce que cet intérêt de tous à l'éducation des générations futures.“ *Jules Steeg.*

L'école annexe ou école d'application.

L'organisation de l'école annexe est une œuvre difficile. Qu'est-ce, en effet, que l'école annexe?

Une sorte d'atelier où des élèves-maîtres, apprentis instituteurs, s'exercent à l'éducation de l'enfance; une école d'apprentissage où l'on travaille sur un objet infiniment précieux, l'âme enfantine, en appliquant les principes, les méthodes et les procédés de la pédagogie.